

# Critiques Films Cannes

Adrien CAPALDI, TS1

*The Artist*, Michel Hazanavicius

La grande collaboration entre Jean Dujardin et Michel Hazanavicius depuis *OSS 117, Le Caire Nid d'Espions*, a pris une toute autre tournure pour revenir en arrière sur l'histoire du cinéma. En effet, le film est muet et la fin rappelle les comédies musicales avec Gene Kelly. Ce film semble prendre comme source d'inspiration *Singing In The Rain* de Stanley Donen non seulement pour un des sujets abordé qu'est l'instauration du son au cinéma en 1927, mais aussi pour la manière de filmer la danse de la fin du film, avec des décors typiques du cinéma hollywoodien. L'absence de couleur ne nuit pas à la beauté des images, tant dans leurs expressions artistiques que dans la beauté des décors.

Le jeu des acteurs ne se dissocie pas de la qualité de la réalisation. Cela explique le prix d'interprétation masculine pour Jean Dujardin qui a su montrer son talent dans l'expression même de ses gestes, de son visage et permet de rire autant que ses répliques dans ses films précédents. L'exagération est une des premières causes du rire, mais aussi son compagnon, un chien dressé, qui fait l'objet de plusieurs gags dans le film.

La musique vient s'ajouter à ses deux qualités et renforce le caractère de chaque séquences. Nous la devons à Ludovic Bource qui reprend certains airs traditionnels dans l'histoire de la musique au cinéma. Comme dans les films des années 20, le moindre changement d'expression d'un personnage est marqué par une intonation musicale. Pour continuer la référence aux premiers films de l'histoire du cinéma, le réalisateur a insisté, au début du film, sur l'orchestre qui joue en même temps que la projection d'un film et nous montre ainsi les conditions des projections de ces années-là, comparable à des représentations théâtrales. Justement, le jeu des acteurs rappelle celui des anciens films, notamment par l'exagération de leurs expressions.

Un film à voir au cinéma pour encore plus de sensations. Un style radicalement différent des autres films de Hazanavicius qui pourra en surprendre certains.

### Passengers, Michael Bond

Nous avons ici un suivi continu de l'évolution d'une relation entre deux personnages, un mari et sa femme dans une voiture la nuit. La relation semble amicale au début, mais les discussions conduisent à une entente de plus en plus mauvaise. Le montage du film est plutôt bien pensé : le rythme s'accélère du début à la fin en fonction de l'évolution de la discussion entre les deux personnages. Pourtant, au milieu du film, cet enchainement logique est brutalement coupé par l'arrivée de nos deux personnages chez des amis du mari. Mis à part la présentation d'un personnage féminin qui fera l'objet de la suite de la discussion dans la voiture, cette séquence se coupe totalement du reste du film et s'avère inutile. Certes, le film entier se passant dans une voiture, un changement de lieu permet de rompre la monotonie, mais dans ce cas, il aurait fallu l'introduire de manière beaucoup moins direct et raccourcir certains dialogues du film.

En revenant au montage, on peut observer que, en fonction de l'avancement de la discussion, les plans sont orientés de manières différentes. La complicité des personnages du début du film conduit à des plans réunissant les deux personnages dans un même cadre, puis, au fur et à mesure de leur dispute, les plans sont centrés sur les personnages indépendamment et ont parfois même tendance à les décaler vers le bord du cadre : par exemple, un des plans du film était composé du mari, à gauche du cadre, dans sa voiture et la droite du cadre était rempli par le paysage extérieur à la voiture (la route, les voitures...).

Le symbole de la voiture peut être interprété comme un enferment d'ordre psychologique : celui ressentit par les personnages avec le mariage. La couleur perpétuelle du cadre, un bleu foncé, continue cette interprétation.

Michael Bond ne s'est pourtant pas concentré sur la beauté des images mais sur les dialogues qui aurait pu d'avantage faire l'objet d'un livre que d'un film : un film doit faire passer des émotions, des réflexions à travers des images, les dialogues servant d'accompagnement. Cependant, on peut tout de même retrouver d'autres symboles comme la bague de la femme, ou le sans-abri que l'on voit à deux reprises dans le film.

### Glenn Owen Dodds, Frazer Bailey

*Glenn Owen Dodds* est un court métrage qui peut susciter une attention particulière. Le réalisateur s'est concentré sur l'évolution du caractère d'un personnage, un jeune étudiant. Dès le début du film, il laisse un doute chez le spectateur sur la tournure du film : un film fantastique ou un film réaliste ?

Ce jeune étudiant marche dans une rue lorsqu'il voit une file d'attente devant la porte d'une maison. Il interroge les personnes pour connaître leurs motivations, et ceux-ci lui répondent qu'ils vont voir « God ». Il s'agit des trois initiales du personnage Glenn Owen Dodds, que le jeune étudiant comprendra par la suite, mais le film étant en anglais, le jeu de mot persiste pour le faire douter de ce qui se passe réellement après la file d'attente. Il prend donc place et voit alors défiler les personnes qui sortent de la maison de « God » en pleurant, en étant très émues. La curiosité et le scepticisme de l'étudiant persistent. Une fois son tour arrivé, il arrive devant le psychologue et alors débute un dialogue, avec certains passages comiques, qui vont faire évoluer le caractère de l'étudiant. Il passe de l'état sceptique à un état doutant sur ce qui lui arrive.

Le doute est très présent chez le spectateur, tant au niveau des sujets abordés lors de la discussion entre l'étudiant et Glenn Owen Dodds, qu'après la discussion, lorsque des prédictions du psychologue se réalisent.

Frazer Bailey s'intéresse ici à des plans répétitifs sur les réactions des personnes au début du film, puis à un montage alternés entre l'étudiant et Glenn Owen Dodds pendant leur discussion et enfin un travail sur la couleur de l'image : clair et dans les tons jaunes dans le bureau de Glenn, sans doute pour donner une impression de rayon de soleil comme on peut en voir dans certains films lors d'apparitions divines, ou bien tout simplement pour donner un aspect de vieux et de renfermer à la pièce dans laquelle ils se trouvent, comme s'il y avait de la poussière. Là encore, le réalisateur laisse en doute entre réalité et fiction. Cette couleur de l'image est pourtant retrouvée à l'extérieur, après une averse.

Ce court métrage est riche en expressions visuelles et auditives, le jeu des deux personnages (l'étudiant et Glenn) se complétant au niveau de leur personnalité ainsi qu'au niveau de la narration.